

Panorama
dix-neuf

Roman

L'élégance, la science, la violence!

Autour de *Le Romanz de Fanuel*,
un film de Vir Andrés Hera

Yannick Haenel

J'attends le miracle ; ou rien. Je veux ressentir ce vertige qu'Antonin Artaud appelle une « translation sur le plan-foudre ».

Lorsque aujourd'hui je ferme les yeux, allongé sur le lit de la chambre 26, tout au bout du couloir, au deuxième étage du Fresnoy, il y a un vers qui tourne dans ma tête : « Atlas, herbiers et rituels ». Je crois qu'il est de Mallarmé. Peu importe, il semble résumer le monde à une liasse de papiers ; mais à travers son coup de dés se déploie une vision : il y a des cartes, mais aussi des plantes et des sacrifices. Tout s'allume et se met à tourner : il y a le Mexique des saints, la forêt des éventrations, il y a une rivière de phrases diamantées, des voix, des souffles, des nudités, des ruines et des pierres qui volent, il y a une montagne, il y a deux montagnes, il y a dix montagnes, il y a aussi plusieurs déserts, des arbres timides, des cadavres, des fantômes. La profusion est désirable. La poésie est plus vaste que le monde. C'est un « stock d'études », comme dit Rimbaud – c'est une arche.

Ce roman est l'histoire des portes que l'on ouvre la nuit quand on est seul, et que s'allume l'ardeur.

Au deuxième étage, lorsque l'on sort de l'ascenseur du côté de la Voie Rapide D656, on tombe, à gauche, sur une enfilade de bureaux. J'ai ouvert celui où Jean-Marie Straub et Danièle Huillet montaient leurs films, j'ai allumé un écran: c'était *Le Romanz de Fanuel*, un film de [VIR ANDRES HERA](#).



Nous avons longuement parlé lui et moi de ce saint médiéval qui est le grand-père de la Vierge ; j'étais ébloui qu'un jeune artiste aimât la vie des saints, qu'il connût Fanuel, qu'il désirât lui consacrer un film.

Dans mon souvenir, Fanuel est engendré par le parfum d'une fleur qui vient de l'arbre de la science ; il offre des pommes miraculeuses aux malades ; un jour, après avoir partagé l'une d'elles, il essuie son couteau contre sa cuisse et le suc de la pomme l'ensemence : il se trouve enceint, dans la cuisse, d'une jeune fille qui sera sainte Anne, la mère de la Vierge.

Et puis je me souviens — ou est-ce VIR ANDRES HERA qui l'imagine ainsi ? Ou est-ce moi qui *projette* ? — qu'à un moment de sa vie, Fanuel devient un autre : il change de sexe, c'est une femme.

Je regarde le film. C'est un éblouissement. On assiste à l'itinéraire mystique de Fanuel : d'abord la contemplation des figures sacrées dans une église, puis la solitude dans un village désert de montagne, le franchissement des portes, l'écriture, encore des portes, et la marche vers le volcan, et le corps qui trouve sa *porte étroite*, celle de la métamorphose spirituelle.

On entend une voix : « Les dieux ne sont pas morts. Seule est morte votre perception. Nous ne sommes pas partis, seulement nous avons cessé de nous manifester. Ou bien vous avez fermé vos yeux. » C'est une voix rauque et féminine, comme dans

Des paysages montagneux qui se contredisent et s'effacent l'un dans l'autre, des volcans et des vallées, les montagnes, ce sont des personnages à part entière. Ils ont une présence filmique, deux faces, à la fois un territoire d'une immense beauté et également le symbole d'une oppression constante, celle de la petitesse de l'homme face aux cœurs de lave ; le paysage est un miroir des états d'âme.

Un récit secret et silencieux se déroule autour d'un personnage tiré d'un livre qui erre dans le monde réel. Il s'agit de Fanuel/Alferéz, un être né de l'alliance entre deux personnages fantômes, revenants ; l'errance du comédien est un reflet de l'invisible, de l'inaccessible et de l'imperceptible dans ses histoires à travers la métaphore de l'exil en montagne. Au fil de l'histoire on va découvrir sa psychologie, son désir de vivre à l'écart et son corps qui subit des métamorphoses.

Ce récit en parallèle, disloqué et anachronique est raconté par la voix d'un dieu aztèque : Tlaloc, qui se balade dans tous les lieux et qui semble parler depuis sa demeure millénaire, c'est une divinité qui observe les changements à travers les âges et les paysages, (qui sont eux aussi indéfinis), sa bouche fait parler les voix disparues, ses phrases : les mots oubliés.

[Vir Andres Hera](#)

Barbare de Rimbaud : celle d'un dieu aztèque qui, en nommant les éléments, rend explosive la limpidité. La promesse d'une pomme ensemence le temps comme un homme devenant femme multiplie son avenir. Un « ventre d'empereur et de mendiant » : on entend ces mots dans la lumière crue du film de VIR ANDRES HERA.

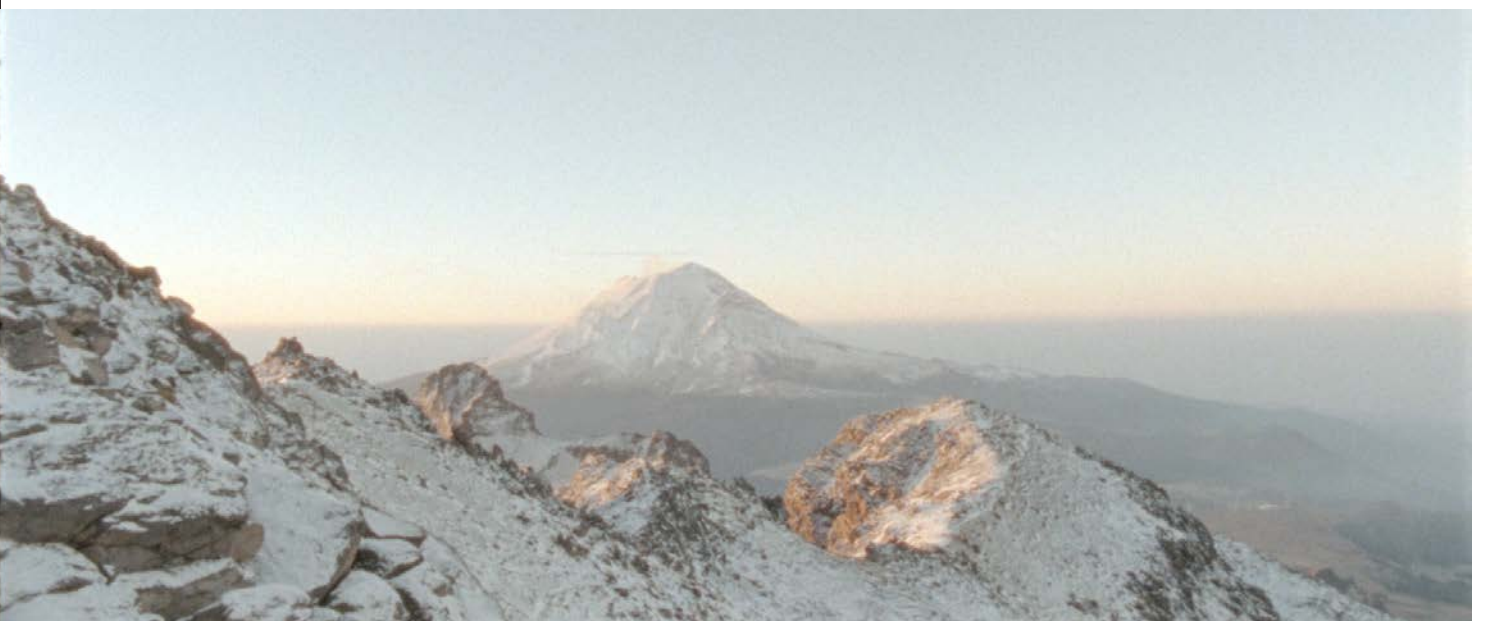


N'est-il pas question d'*accoucher* de la vérité ? L'étreinte des saints est la signature du désert. Et puis, être une personne, c'est connaître la dernière des solitudes : voici pourquoi on continue à raconter des histoires. Ce point aveuglant vers lequel marche le saint, et pour



l'attrance duquel il brave l'obstacle des montagnes, c'est la transparence de la métamorphose : changer de sexe, n'est-ce pas entrer dans le mystère ?

L'impossible ne se conquiert qu'à travers une cérémonie ; et le faste liturgique donne sur l'ascèse, comme l'ascèse donne sur Dieu. *Le Romanz de Fanuel*, avec la beauté du miracle tranquille, fait voir l'impossible. Je me demande tout le temps : où y a-t-il encore parole ? Une promesse a été faite : la parole reviendra. Elle n'existe qu'à travers son retour à venir (c'est la littérature). L'art de VIR ANDRES HERA comble parce qu'il a à voir avec la littérature : il fait vibrer la parole. Comme le disait Dante à propos de Giotto, il a le cri – « *il grido* ».



— Annexes

VIR ANDRES HERA

Así que me seguí, conocí ciudades y siglos y modos, y entré y salí de salones y cuchitriles, como una mosca cualquiera, y supe de olvidos y de falsas memorias.

«Alors j'ai tracé ma route, j'ai visité des villes et des siècles, je suis rentré et sorti des chambres et des porcheries, comme une mouche quelconque, et j'ai su ce qu'étaient les oublis et les fausses mémoires.» Carmen Boullosa

— Biographie de mon imaginaire

En 1997, chez mon oncle Willebaldo j'entends le français pour la première fois. En 2004, je le parle, en même temps que je découvre la nouvelle vague, le cinéma de l'âge d'or mexicain. En 2009, j'arrive en France, je suis à la Faculté de langue arabe, l'année d'après je rentre à l'école des Beaux-Arts, je découvre les films de Jean Painlevé, je regarde Herzog et je tombe amoureux du cinéma de Jean Rouch. En 2014, je vis enfermé dans un couvent ; je m'intéresse aux langues amérindiennes, je puisse dans la mémoire du XVI^e, puis du XVII^e siècle, je rends visite à Sor Juana Inés de la Cruz. En 2016, je vois l'exposition d'Hito Steyerl à Madrid, je lis ses écrits ; la même année je filme la semaine sainte en Andalousie.

— Biographie

Né en 1990 à Yauhquemehcan, Tlaxcala, Mexique.

Vit et travaille en France.

www.virandreshera.com –

vir.andres.hera@casadevelazquez.org

2017 Doctorant en Pratiques et Théories des Arts. Université du Québec à Montréal

2016 Artiste Membre de la Casa de Velázquez - Académie de France en Espagne

2015 DNSEP ESBAMA - École Supérieure des beaux-arts de Montpellier

— Expositions

2017 *Walter Benjamin 's suitcases –*

Migrating Devices

Kunsthochschule Berlin-Weißensee, Allemagne

École des beaux-arts de Bordeaux

Escola superior de Disseny i d'ArtsLlotja,

Barcelone, Espagne

Estación internacional de Portbou, Espagne

Casa de Velázquez, Madrid, Espagne

2016 Festival International Jean Rouch, comité

du Film ethnographique, *Prix mention spéciale*

2016 *VISION- ANDEA, Recherche en art et en*

design, Palais de Tokyo, Paris

RUN, RUN, RUN, avec Maik Allesgute

(catalogue), Villa Arson, Nice

NOVEL

Elegance, science, violence!

*About "Le Romanz de Fanuel",
a film from Vir Andrés Hera*

On the second floor, when you come out of the lift on the side of the D656 expressway, you see, on your left, an enfilade of offices. I went into the one where Jean-Marie Straub and Danièle Huillet used to edit their films. I turned on a screen and I saw *Le Romanz de Fanuel*, a film by VIR ANDRES HERA. We spoke together at length about that medieval saint who was the Virgin Mary's grandfather. I was amazed to see that a young artist was fascinated by the life of the saints, that he knew Fanuel and wanted to make a film about him. As I recall, Fanuel was engendered by the perfume of a flower that came from the tree of science. He gave the sick miraculous apples. One day, after sharing one of them, he wiped his knife on his thigh and the juice from the apple fecundated him: he was pregnant, in the thigh, with a young girl who would become Saint Ann, the Virgin's mother. And then I remember – or is it VIR ANDRES HERA imagining it this way? Or am I *projecting*? — that at one point in his life, Fanuel became someone other: he changed sex. Became a woman. I watch the film. It's stunning. We observe a mystical itinerary by Fanuel: first, the contemplation of holy figures in a church, then solitude in a deserted mountain village, passing through doorways, writing, more doors, and walking towards the volcano and the body that is there at its *narrow gate*, the gate of spiritual metamorphosis. We hear a voice: "The gods are not dead, but your perception is dead. We have not gone, but we ceased to show ourselves. Or you have closed your eyes." It is a rough, feminine voice, like Rimbaud's *Barbarian*, the voice of an Aztec god who, in naming the elements, makes limpidity explosive.

The promise of an apple fecundates time just as man becoming a woman multiplies his future. "The belly of an emperor and a beggar": we hear these words in the raw light of the film by Vir Andrés Hera.

Is it not a matter of *giving birth* to the truth? The embrace of the saints is the desert's signature. And then, to be a person is to know the ultimate solitude: that is why we still tell stories.

This dazzling point towards which the saint walks, so compelled that he braves the obstacle of the mountains, is the transparency of metamorphosis: is not to change sex to enter mystery?

The impossible can be attained only through a ceremony; and liturgical splendour leads to asceticism, just as asceticism leads to God. *Le Romanz de Fanuel*, with the beauty of the tranquil miracle, gives a glimpse of the impossible.

Where, I am always asking myself, does the word persist? A promise was made: the word will return. It exists only through its coming return (it is literature). The art of VIR ANDRES HERA satisfies because it has to do with literature. It makes the word vibrate. As Dante said of Giotto, he has the cry – *il grido*.

VIR ANDRES HERA

Self-contradicting upland landscapes retreating one behind the other—volcanoes, and valleys, mountains,—they are characters in the fullest sense. They possess a presence on film, two sides, at the same time a territory of immense beauty, and also the symbol of constant subjugation, that of the insignificance of man faced with these hearts of lava; the landscape is a mirror of the state of the soul.

A secret, unspoken story unwinds from around a character taken from a book who wanders through the real world.

This is Fanuel/Alferez, a being born of the connection between two ghostly figures, revenants; the actor's wanderings are a reflection of the invisible, the inaccessible, and the imperceptible in stories using the metaphor of a mountain exile.

As the story unfolds, we get to know his psychology, his desire to live outside a body that undergoes various metamorphoses. This parallel, dislocated, and anachronistic narrative is told through the voice of an Aztec god, Tlaloc, who roams free and who seems to speak from his timeless dwelling-place, a divinity who observes the changes through each epoch and landscape (no less indefinite), and through whose mouth speak long-vanished voices, sentences made of forgotten words